DEUX GRANDS ARTISANS DE LA FLORISTIQUE TROPICALE : HENRI LECOMTE (1856-1934) ET ACHILLE FINET (1863-1913)

par J. LÉANDRI

Au moment où les *Notulae Systematicae* viennent de faire place à une Revue plus moderne et aux buts plus ambitieux, il semble juste de rappeler la mémoire de deux savants français qui ont tracé un profond sillon dans le champ de la Botanique, et dont un des plus beaux titres est précisément d'avoir fondé la Revue dont notre nouvel *Adansonia* a pris la suite.

Nous réunirons donc en une même évocation la mémoire d'Henri LECOMTE, qui fut titulaire de la chaire de Phanérogamie du Muséum de 1906 à 1931, et celle d'Achille FINET, le grand amateur et le mécène, qui joua un rôle de premier ordre dans l'activité de cette même chaire, jusqu'à sa mort prématurée en 1913.

Ces deux savants, si dissemblables par leurs origines — l'un terrien, de famille modeste, l'autre citadin riche — étaient tout proches par leur commun amour des flores exotiques et leur dévouement illimité à leur pays et à la Science. Il serait difficile de citer deux hommes ayant travaillé dans une plus belle communion d'idées et de buts; ce fut au plus jeune de quitter le premier le monde, laissant à l'autre avec un chagrin qui, dissimulé sous sa rude enveloppe de Lorrain, n'en était pas moins profond et sincère », la charge de poursuivre leur œuvre[1].

Henri LECOMTE, né à Saint-Nabord (Vosges) le 8 janvier 1856, était le fils d'un cultivateur instruit, qui fut maire de sa commune. Ses qualités intellectuelles étaient déjà manifestes quand il était simple écolier : il fut reçu à l'Ecole normale de Mirecourt, et enseigna trois ans comme instituteur. Mais bientôt, il suivait les cours de la Faculté des Sciences de Nancy, où il eut pour maître en botanique LEMONNIER[2], le collaborateur de VAN TIEGHEM, et passait brillamment les épreuves de la licence ès sciences naturelles (1881), de la licence ès-sciences physiques (1883) et de l'agrégation (1884).

1. L'auteur de ces lignes a pu entendre de la bouche d'Henri Lecomte des souvenirs sur Achille Finet.

2. Ce botaniste ne doit pas être confondu avec son homonyme (1717-1799) qui fut professeur au Jardin des Plantes et étudia la flore des Pyrénées, et dont les collections sont à l'Herbier du Muséum.



H. LECOMTE

Il préparait ensuite, tout en faisant de remarquables cours aux lycées Saint-Louis et Henri IV, une thèse de doctorat ès-sciences où il montrait à la fois des qualités d'anatomiste et de physiologiste et complétait de façon substantielle les résultats obtenus antérieurement par des savants comme de Bary, Wilhelm, Russow, Janczewski, sur la constitution et le rôle du liber des Angiospermes (1889).

C'est en 1893 que Lecomte effectua sa première mission botanique et qu'il prit contact, à trente-sept ans, avec la nature tropicale. Peut-être ce changement dans la direction de ses recherches fut-il la conséquence des conversations qu'il avait, au laboratoire de Van Tieghem, avec des camarades qui comme Hariot, Poirault ou Douliot, étaient de grands voyageurs. Soigneusement préparé, Henri Lecomte partait en août 1893 pour le Congo où, rayonnant du Kitabi, puis du Mayombé, il récoltait de nombreux et importants matériaux d'intérêt économique (c'était le but officiel de la mission Le Chatelier-Cornille-Lamy à laquelle il appartenait) ou scientifique (plus de 800 numéros).

Notre botaniste s'était tiré à son honneur de ces travaux entièrement nouveaux pour lui, donnant ainsi une preuve de plus de sa remarquable souplesse d'esprit et de son talent d'organisation. Ayant compris l'intérêt de la « mise en valeur » des pays nouvellement découverts, tant pour l'amélioration du sort des populations que pour le bénéfice moral et matériel de notre propre pays, il se consacrait pendant dix ans à faire connaître les ressources végétales des pays chauds et leurs procédés d'utilisation et d'acclimatation, publiant de nombreux volumes très appréciés sur le caoutchouc, les textiles, les arbres à gutta, le Cacao, le Vanillier, le Café, étudiant aussi au cours de plusieurs missions le Cotonnier et l'Arachide, et accomplissant en particulier, en 1898, une mission dont l'objectif officiel était de convoyer aux Antilles les plants d'arbres à gutta rapportés d'Indonésie par le pharmacien de la marine Raoul. Au cours de ce nouveau voyage, il faisait la connaissance de la végétation enchanteresse des Antilles et de celle plus hostile de la Guyane et visitait qelques-uns des principaux jardins botaniques d'Amérique tropicale.

Ces travaux avaient valu à Lecomte d'entrer au Muséum comme sous-directeur du Laboratoire colonial dépendant de l'Ecole des hautes études, créé en 1902. Dans l'esprit du Directeur Edmond Perrier, ce laboratoire devait être le trait d'union entre le Muséum et les établissements français d'outre-mer, et il y avait d'abord attaché deux grands voyageurs, le zoologiste Seurat et Auguste Chevalier. Lecomte eut le mérite de voir que ce but ne pouvait être atteint avec un personnel aussi limité; il chercha à faire de ce service un centre d'instruction et de documentation pour les naturalistes de toute appartenance appelés à travailler outre-mer dans les divers domaines de la science pure ou appliquée.

A l'Assemblée du Muséum il avait déjà été plusieurs fois question d'ouvrir à Henri Lecomte la grande porte, et on avait pensé à lui pour occuper la chaire de Culture ou bien une nouvelle chaire qui aurait été consacré à l'étude des cultures coloniales. Sur ces entrefaites, la retraite

d'Edouard Bureau rendait vacante celle de Botanique (classification et familles naturelles des Phanérogames) à laquelle Lecomte était nommé, bien que n'ayant encore rien publié en Systématique. Il avait alors cinquante ans (1906). Il devait néanmoins s'acquitter de ses nouvelles fonctions de façon parfaitement efficace. Il prenait la charge d'un service exceptionnellement riche en matériaux d'études, mais par contre insuffisamment doté en personnel. Alors que, par exemple, les grands établissements britanniques similaires occupaient des dizaines de collaborateurs, le personnel officiel de l'Herbier du Muséum pouvait se compter sur les doigts d'une seule main : deux assistants (on dit aujourd'hui « sous-directeurs »), Poisson et Bonnet, et deux préparateurs (aujourd'hui » assistants »), Danguy et Gagnepain. Les collections étaient si à l'étroit que leur utilisation devenait presque un tour de force. Lecomte dut lutter pour leur donner de l'air, laissant les unes au bout de la galerie de Minéralogie, en plaçant d'autres dans les bâtiments situés derrière celle de Zoologie (Herbier Cosson), d'autres enfin rue de Buffon, à côté des services de Chimie.

Cette situation était la conséquence lointaine d'anciennes erreurs. En effet, à la mort d'Adrien de Jussieu, dernier représentant d'une illustre famille de botanistes (1853), sa chaire avait été supprimée au profit d'une chaire nouvelle de Paléontologie, et les collections avaient été confiées aux soins d'Adolphe Brongniart, professeur de Botanique générale. L'Herbier du Muséum était ainsi décapité et le resta pendant vingt ans. Il ne devait jamais s'en relever entièrement. Ce n'est qu'en 1873, en effet, que sur les instances du Comte Jaubert, homme politique influent et fervent botaniste, la chaire de Jussieu était rétablie et confiée à Edouard Bureau qui devait la conserver jusqu'en 1905.

Pendant cette sorte de « vacance » l'entretien des collections et leur détermination, n'avait pu être maintenus à jour malgré le dévouement du personnel resté sur place et qui comprenait au début l'illustre Weddell, le monographe des *Quinquinas;* même après le rétablissement de la chaire, les missions lointaines devenues déjà plus nombreuses, avaient encore rapporté des herbiers importants, augmentés par l'entrée des plus belles collections privées offertes par de grands botanistes ou par leurs héritiers, et dont certaines avaient dû être laissées pendant des années chez les donateurs, fate de place pour les loger au Muséum.

Ed. Bureau, excellent botaniste, homme charmant et d'une bonté touchante, n'avait pas, si j'ose dire, osé crier au secours assez fort pour son service. La première tâche du nouveau professeur, Henri Lecomte, devait être de rendre les précieuses collections plus facilement consultables. Ce résultat obtenu, la chaire pourrait réaliser le projet, déjà caressé par Bureau, d'entreprendre la publication des flores tropicales. Les pays d'influence française ne possédaient encore rien de comparable à la *Flora of British India* ou à la *Flora Capensis*. Lecomte devait avoir l'honneur d'inaugurer avec la *Flore générale de l'Indochine* la publication des flores tropicales françaises, ouvrant une voie continuée et élargie par ses successeurs, les professeurs Henri Humbert et André Aubréville.

Peut-être n'est-ce pas sortir de notre sujet que de rappeler ici quelques-unes des richesses anciennes dont l'Herbier du Muséum peut s'enorgueillir et dont Lecomte prenait la charge : herbiers très anciens, comme celui de Jehan Girault, celui dit de Gaston d'Orléans, dû probablement en réalité à Paolo Boccone; herbiers de botanistes illustres comme celui de Tournefort, riche de 6.180 espèces; ceux de Michaux (2 192 espèces d'Amérique du Nord); de Lamarck (qui comprend outre les récoltes de l'illustre savant, des plantes d'Aublet (Guyane), James Bruce (Afrique) A. P. de Candolle (France), Cavanilles (Espagne), Commerson (Java, Montevideo, Buenos-Aires), Delile (Égypte), Dombey (Pérou), Michaux (Amérique du Nord), Palisot de Beauvois (Afrique), Roxburgh (Inde); de Desfontaines (1 480 plantes, types de la Flora Atlantica); d'Albert Haller, le célèbre botaniste et philosophe suisse; du Père d'Incarville (149 espèces de Pékin et des environs et 144 de Macao), herbier acquis en même temps que celui des Jussieu, ce dernier constituant la plus importante des collections historiques; de Humboldt et Bonpland (Brésil, Guyane, Pérou, Mexique); d'Elias Durand (Amérique du Nord).

Les herbiers de Paris et de France comprenaient les plantes d'Adrien de Jussieu, d'A. P. de Candolle, de Hennecart, de Schoenefeld, de Weddell, de Mérat, Grenier, Lebel, Desvaux, Loret, Spach, de Coincy, sans parler de réputés floristes modernes.

L'herbier général comprenait des plantes de Lemonnier, des Jussieu, de Dombey, Commerson, Desfontaines, Palisot de Beauvois, Adanson, Michaux, Perrottet, Dumont d'Urville, du Petit-Thouars, Gaudichaud, Leschenault, Jacquemont, Balansa, Pervillé, Poiteau et Leprieur, Aug. de Saint-Hilaire, Pierre (première base de l'élaboration de la Flore d'Indochine), Glaziou (Brésil).

L'herbier Cosson-Durand comprenait les plantes de Balansa, Kralik, Doumet-Adanson, Marès, Letourneux, Bonnet et Barratte (Algérie), Mardochée (Maroc), Moquin-Tandon, Bunge, Schultz (« Bipontinus »), Schkuhr, Fée, Leprieur.

L'herbier Emmanuel Drake del Castillo comprenait les collections de Franchet (Japon, Chine, Mongolie) de de Franqueville (herbiers Steudel et Richard), Vesian (Sicile), Lenormand, Porter (Amérique du Nord), Deplanche et Vieillard (Nouvelle-Calédonie).

L'herbier de Fougères du Prince Roland Bonaparte, donné par la Princesse Marie de Grèce en 1928 ne devait entrer au Muséum que beaucoup plus tard, comme l'herbier historique d'Adanson (1923).

Une des premières décisions que prit Lecomte à son accession à la chaire de Botanique des Phanérogames fut de fondre dans l'Herbier général la plus grande partie des collections particulières. Cette décision devait entraîner un travail considérable, mais qui se trouverait largement compensé par l'économie de temps réalisée dans les recherches ultérieures, où l'on ne devait plus être obligé de chercher une espèce donnée successivement dans les différentes collections.

Toutefois les herbiers historiques furent conservés à part, en raison



A. Finet

des soins spéciaux que demandaient leur garde et leur entretien. D'un autre côté, pour faciliter l'élaboration des différentes flores coloniales auxquelles Lecomte pensait déjà, il conserva séparément les herbiers suivants : Afrique du Nord, Indochine, Madagascar, Afrique tropicale française, Guyane, Antilles, Nouvelle-Calédonie. Des doubles des plantes constituant ces herbiers étaient laissés, autant que possible, dans l'Herbier général.

La première flore tropicale à entreprendre parut à Lecomte être celle de l'Indochine, en raison de la richesse des collections anciennes et récentes et de l'état d'avancement des recherches floristiques pour cette région. Une autre raison était la présence parmi les collaborateurs de Lecomte d'un jeune botaniste plein de courage et de zèle, François Gagnepain, qui s'était déjà fait remarquer par des travaux très réussis sur des groupes difficiles, et recommandé par L. Pierre pour remplir ce rôle, paraissait tout désigné pour devenir la cheville ouvrière de cette œuvre, consacrée à une flore pour laquelle ses travaux antérieurs sur les plantes d'Extrême-Orient avaient montré sa prédilection.

A cette époque se dessine déjà aussi le rôle d'Achille Finet. Né à Argenteuil en 1863, Finet était le fils d'un riche orchidophile et avait appris dès sa jeunesse à aimer, sous les apparences de ces fleurs séductrices, l'harmonie de leur organisation, et l'ordre qui préside malgré la variété de leur aspect, au développement de leurs formes. Toutefois c'est vers une autre science, pour laquelle il avait aussi un goût très vif, qu'il sembla d'abord se diriger, et il fut quelque temps préparateur des célèbres chimistes Frémy, Péligot et Jungfleisch.

Peu de temps avant sa mort, Henri Baillon, recherchant dans les serres particulières des matériaux pour l'élaboration du quatorzième et dernier volume de son *Histoire des Plantes*, avait rencontré Finet et admiré le talent de ce jeune chimiste dans l'exécution d'aquarelles d'Orchidées qui révélaient non seulement des dons artistiques, mais l'exactitude et la finesse de l'observation. Il semble l'avoir poussé à chercher dans la Botanique une réussite que la chimie du caoutchouc ne semblait pas disposée à concéder sans une vigoureuse résistance.

C'est ainsi que Finet entra au laboratoire de Botanique systématique du Muséum dirigé par le professeur Bureau. Le 1er avril 1898, il était nommé préparateur à l'École pratique des Hautes Études, aux appointements de 100 francs (par an); poste que devait aussi occuper trente ans plus tard le signataire de cette évocation.

Les travaux chimiques de Finet lui avaient du moins fait acquérir le goût de la précision minutieuse et de la méthode. Se donnant tout entier à son étude, dont il ne se détournait que pour fournir des renseignements ou rendre service à ses collègues, il dessinait et coloriait d'innombrables planches, qui constituent six gros albums conservés précieusement dans la bibliothèque de l'Herbier du Muséum; ses croquis sont aussi nombreux: quelques-uns, mis au net par Kastner, ont été publiés dans le travail de Finet sur les Orchidées de l'Asie orientale, paru dans la Revue générale de Botanique en 1901.

Finet réalisait ainsi la fin du programme que Baillon, terrassé har la mort, n'avait pu mener à bien et devenait un des plus grands spécialistes en Orchidées; la Société botanique de France reconnaissait en 1906 sa haute valeur en le nommant vice-président.

Finet n'était pas seulement une autorité en Orchidées. A la mort de Franchet, il avait continué avec la collaboration de Gagnepain, les travaux de ce botaniste sur les flores d'Extrême-Orient, et publié deux importants mémoires sous le titre de *Contributions à la Flore de l'Asie orientale*.

Mais surtout il prenait à cœur les intérêts de l'organisme dont il était un modeste fonctionnaire (ses appointements à l'École des Hautes Études avaient même été supprimés!). Il se délassait de l'étude à la loupe, du dessin et des recherches bibliographiques en prenant part aux besognes d'entretien les plus modestes. Ayant pu constater par lui-même combien l'herbier manquait de personnel pour ces petits travaux, humbles mais indispensables, il offrait à Lecomte les fonds nécessaires pour attacher au service un travailleur supplémentaire affecté aux besognes matérielles (1907). Deux ans plus tard, il augmentait cette subvention pour permettre d'activer le rangement des collections.

Possesseur d'une riche bibliothèque privée, héritée de son père et considérablement accrue, il n'hésitait pas à la mutiler au profit de celle de l'Herbier, évitant ainsi à ses travailleurs d'avoir à emprunter ces volumes à la bibliothèque centrale du Muséum ou à celles d'autres établissements.

C'est aussi de cette période que date la fondation des *Notulae Systematicae*. Lecomte déclare dans la Notice qu'il a consacrée à Achille Finet aux *Archives du Muséum* (1913) que son ami regretté fut à la fois l'âme, le directeur et l'éditeur de ce recueil, et que le mérite de cette publication devait lui revenir entièrement. A ses côtés, contribuaient aux *Notulae* outre le professeur Lecomte lui-même, Danguy, Gagnepain, Guillaumin, aujourd'hui professeur honoraire au Muséum, R. Benoist, Fr. Pellegrin, le professeur D. Bois, Sir Joseph Dalton Hooker, H. de Boissieu, G. Bonati, S. Buchet, E. G. et A. Camus, H. Christ, L. Courchet, M. Dubard, Raymond Hamet, L. Radlkofer, C. de Candolle, P. Monnet, R. Viguier. Finet dirigea l'édition du premier tome (1909-1911) et des dix premières livraisons du second (1911-1913).

Au début de 1911, H. Lecomte et A. Finet décidaient d'effectuer un grand voyage scientifique pour enrichir les collections du Muséum, nouer des relations avec d'autres établissements, et préparer l'élaboration de nouvelles familles de la *Flore générale de l'Indochine*. Lecomte avait déjà à son actif ses voyages en Afrique et en Amérique tropicales; Finet avait voyagé en Islande (1889) et au Moyen-Orient (Turquie, Crimée, Caucase, 1899). Les deux amis devaient parcourir ensemble l'Asie et l'Indonésie. Après s'être rendus à Moscou pour prendre le Transsibérien, ils arrivaient à Vladivostok, d'où ils passaient au Japon où un séjour de trois semaines leur permettait de visiter Tokyo, Nikko, Kyoto Narra et Kobé, et leurs jardins botaniques.

Ils passaient de là à Java où ils effectuèrent au célèbre jardin botanique de Buitenzorg, illustré par les travaux de Treub, et dans son annexe le jardin de montagne de Tjibodas, un fructueux séjour de cinq semaines. Ils se trouvaient en Indochine pour la fin de la saison des pluies, se rendant de Hanoï à la région de Langson et de Kai-Kin, suivant le Fleuve Rouge et la Rivière Claire, passant à Lao Kay et Cha pa, visitant la baie d'Along, puis en Annam, Tourane, Hué, Nhatrang, la baie de Cam Ranh, Phan Rang, les hauts plateaux du Lang Bian; en Cochinchine, outre Saïgon et ses environs, les chutes de Trian, Bien-Hoa, Unguiem; et au Cambodge, Pnom Penh, Kampot, le Grand Lac, etc... Plein d'entrain, Finet accumulait les observations, et cette fructueuse collaboration de deux talents qui se complétaient, permettait de rassembler pour le Muséum des collections importantes (2 000 plantes environ) et une foule de notes.

Le Muséum avait reconnu les services de Finet en le nommant correspondant en 1908, puis associé — l'un des deux premiers! — en 1911. L'Académie des Sciences avait tenu aussi à reconnaître la haute qualité de ses travaux en lui accordant, la même année, le prix de Coincy, le seul dont elle disposât alors pour récompenser les travaux de botanique systématique.

Mort subitement le 30 janvier 1913, Finet avait légué presque toute sa fortune au laboratoire de Phanérogamie du Muséum, ouvrant pour celui-ci une période exceptionnelle de prospérité et de rayonnement. Ce legs s'élevait à 600 000 francs — 250 millions d'anciens francs de notre monnaie actuelle — et devait permettre la remise en état des collections, la continuation de la publication des *Notulae*, le paiement de collaborateurs supplémentaires.

Finet avait rédigé en 1907, en collaboration avec F. Gagnepain, les 123 premières pages de la *Flore Générale de l'Indochine*, comprenant les Renonculacées, Dilléniacées, Magnoliacées, et surtout l'importante famille des Anonacées.

Cette participation nous ramène à ce grand ouvrage, le plus important de ceux que Lecomte élabora ou anima. Bien que le professeur Bureau eût été tout acquis au grand projet de la publication de Flores coloniales semblables à celles dont nos amis britanniques ou hollandais pouvaient déjà s'enorgueillir, c'est Lecomte qui a donné l'organisation indispensable au service, et réparti les tâches entre ses collaborateurs, orientés les uns vers l'Indochine, les autres vers la Nouvelle-Calédonie, la Guyane ou Madagascar.

Dans la pensée de Lecomte, ces Flores devaient servir à la fois à des buts scientifiques et à des buts pratiques, en facilitant l'exploitation méthodique des richesses du sol par une meilleure information de l'agriculture et de la science forestière.

Pendant sa mission de 1911-1912 avec Finet, il s'était attaché à éveiller sur place des vocations de collecteurs, afin de rajeunir les anciennes collections où l'on ne pouvait espérer que toutes les espèces fussent déjà présentes. Il avait obtenu d'autre part des promesses de collaboration de

plusieurs spécialistes français ou étrangers réputés, quelques-uns illustres, et s'attachait à resserrer les bonnes relations avec les grands établissements qui possédaient dans leurs collections des herbiers importants des possessions françaises, qu'il pouvait être indispensable de consulter.

Depuis les travaux de Loureiro (vers 1810), les connaissances botaniques sur l'Indochine avaient fait peu de progrés jusqu'à la pénétration française qui amena au Muséum les récoltes d'Harmand (Cochinchine, Cambodge, Laos, Annam), de Thorel (Cochinchine, vallée du Mékong), de Balansa et du R. P. Bon (Tonkin), et de J. B. Pierre, spécialiste des Sapotacées [1], directeur du jardin botanique de Saïgon, qui dans un séjour de douze ans recueillit plusieurs milliers de spécimens en Cochinchine et au Cambodge. Ce dernier avait entrepris en 1880 la publication d'une premiére Flore indochinoise, qui était une Flore forestiére et concernait seulement la Cochinchine. Cette magnifique publication in folio, poursuivie pendant une vingtaine d'années fut malheureusement interrompue par la mort de l'auteur au tiers de son exécution : elle comprend 400 belles planches représentant 800 espèces, et a beaucoup facilité l'élaboration de certaines familles de la *Flore Générale.*

La nouvelle *Flore Générale de l'Indochine* mise en train par Lecomte devait aussi comporter des planches hors-texte ; c'est ainsi que le premier tome est accompagné de 25 magnifiques planches en lithographie, la plupart couvrant deux pages et attachées par le pli. Cette concession à l'ancien goût pour les publications somptueuses, hérité du xix[e] siècle, devait être bientôt abandonnée en faveur d'une présentation plus pratique et du maintien du prix à un niveau accessible.

Lecomte devait voir l'achèvement des cinq premiers tomes de l'ouvrage, prévu pour en comprendre huit. A sa mort en 1934, 8 500 pages avec un grand nombre de dessins et de planches avaient été publiées grâce à la collaboration de 28 spécialistes. Ce n'est qu'en 1943 que Fr. Gagnepain, la cheville ouvrière et le continuateur de l'ouvrage sous la haute direction du successeur de Lecomte, le professeur Humbert, devait publier le « tome préliminaire » de la « Flore » avec l'Introduction et les Tables générales, un résumé floristique et biogéographique, la clé des familles, des vues des aspects de la végétation et les portraits des collaborateurs, dont je rappelle les principaux avec les plus importants collecteurs (par ordre alphabétique) : Arènes, Béjaud (collecteur), Benoist, Bois, de Boissieu, Bonati, Burkill, M[lle] A. Camus, G. Camus, C. de Candolle, Cardot, A. Chevalier (collecteur), Couderc (collecteur), Courchet, Danguy, Dop, Eberhardt (collecteur), Evrard, Finet, Gagnepain, Godefroy (collecteur), Guérin, Guillaumin, Harmand (collecteur), Hayata (coll.), Hickel, Sir Joseph Dalton Hooker, M[me] S. Jovet-Ast, Leandri, Lecomte, Martelli, Pellegrin, Pételot (coll.), Pitard,

1. H. Lecomte devait lui-même consacrer d'importants travaux à cette famille difficile, encore étudiée aujourd'hui par les professeurs Lam, Baehni, Aubréville et leurs élèves.

POILANE (coll.), Sir David PRAIN, RODRIGUEZ, Mme TARDIEU-BLOT, THOREL (coll.), VIGUIER[1].

L'Académie des Sciences avait en 1915 attribué le prix Gay à LECOMTE pour la publication de la *Flore générale de l'Indochine*. Deux ans plus tard elle recevait dans son sein notre botaniste, qui trouvait là l'apogée d'une carrière bien remplie.

La *Flore générale de l'Indochine* dont LECOMTE a rédigé lui-même 24 familles, n'a pas accaparé entièrement son activité. Il faut mentionner ses travaux sur les bois, et en particulier sur leur anatomie, où il a fait œuvre de pionnier.

Les forêts tropicales, à l'inverse des nôtres, sont hétérogènes. Il n'en est que plus nécessaire de bien connaître leurs essences, non seulement par leurs noms, mais par leurs propriétés techniques qui sont fonction de la structure du bois.

C'est le Capitaine, depuis Général SÉBERT, avec la collaboration du botaniste PANCHER qui, dès 1874, avait entrevu le premier l'importance de ce caractère dans sa *Notice sur les bois de la Nouvelle-Calédonie* où il étudiait aussi les propriétés mécaniques du bois.

LECOMTE fut l'un des premiers à prôner la recherche systématique et simultanée du rameau fleuri, du rameau en fruits et du cube de bois destiné à l'étude anatomique. Ces préceptes sont devenus une routine appliquée constamment en recherche forestière.

Avec la collaboration de son fidèle préparateur L. CONRARD, LECOMTE devait examiner au microscope des centaines de bois d'Indochine, d'Afrique et de Madagascar. Il faisait connaître le résultat de ses observations dans un petit livre de vulgarisation (collection Armand Colin), *Les Bois Coloniaux* (1923) et surtout dans deux grands ouvrages in-4°, *Les Bois de la Forêt d'Analamazaotra*, à Madagascar (1923) et *Les bois d'Indochine* (1926); une partie importante du matériel malgache avait été fournie par l'Inspecteur général M. FAUCHERE, qui avait aussi contribué à l'ouvrage par un *Aperçu général sur la forêt de Madagascar*, et par son collaborateur THOUVENOT; quant au matériel indochinois il provenait en grande partie des collections de bois d'Auguste CHEVALIER, mais la notice sur les forêts qui accompagne l'ouvrage est due au forestier H. GUIBIER.

Je passerai sous silence la partie de l'œuvre de LECOMTE qui concerne des disciplines botaniques étrangères aux objectifs de cette Revue. On peut résumer son portrait scientifique en disant, après Alfred LACROIX, qu'il fut un professeur de marque, un anatomiste, un physiologiste et un systématicien de talent, un explorateur averti et précieux de la « France d'outre-mer ». Ses travaux, datant parfois d'un demi-siècle et plus, s'inspiraient déjà de l'esprit qui guide le nouvel *Adansonia;* ses recherches

1. Un « Supplément à la Flore générale de l'Indochine » avait déjà dû être entrepris dès 1938 avec certaines améliorations (citation non seulement des noms, mais des numéros de collecteurs). Le tome I complétant le tome I de la Flore générale est achevé. Une nouvelle Flore de cette région vient d'être entreprise (1961) sous la direction du professeur A. AUBRÉVILLE et sous le titre de « Flore du Cambodge, du Laos et du Vietnam ».

de systématique tiennent déjà compte de l'aide que peuvent apporter la morphologie fine, l'anatomie, la physiologie et se signalent par l'intérêt accordé au côté utile de chaque question. Ses ouvrages, sans excepter ceux qui s'adressent au grand public, laissent bien voir que sa doctrine, même réduite à sa forme la plus simple, reposait toujours sur des connaissances profondes et solides. Sans pouvoir le compter parmi les grands systématiciens ou les grands floristes, on peut dire qu'il fut un de ceux qui guidèrent le mieux les systématiciens et les floristes de notre pays.

Lecomte a aussi le mérite d'avoir obtenu le relogement de l'herbier du Muséum dans un bâtiment plus digne de lui. Les botanistes américains, qui venaient souvent consulter l'herbier historique de Michaux, étaient étonnés de voir aussi mal logée une collection aussi importante pour la floristique de leur pays. L'un des plus célèbres d'entre eux, E. D. Merrill, informa Lecomte et Gagnepain que la fondation Rockefeller serait sans doute disposée à offrir au Muséum une aide financière décisive pour engager l'État français à faire construire une nouvelle galerie de botanique. Le directeur d'alors, Louis Mangin, accepta bien volontiers cette offre et c'est ainsi que quelques années plus tard, les services de Phanérogamie et de Cryptogamie avec à leur tête les professeurs Henri Humbert, successeur de Lecomte, et Pierre Allorge, successeur de Mangin, s'installaient dans ces nouveaux et splendides locaux.

Cette évocation d'Henri Lecomte ne serait pas complète sans un mot sur sa vie privée. Célibataire convaincu, il vivait dans un cercle d'amis intimes appartenant aussi à l'Université et parmi lesquels on peut rappeler, après la mort de Finet, Villard, Wallerant, H. Bernès.

Chaque matin, vers 9 heures, il quittait son appartement de la rue des Écoles, où régnait une gouvernante fidèle et austère, parmi les souvenirs rapportés de ses voyages — je me rappelle la carabine qui lui avait servi dans sa première mission au Congo, et qui ne semblait malheureusement pas avoir reçu les soins que pouvait espérer dans sa vieillesse une fidèle compagne d'aventures — et il se rendait au Muséum, où il s'était fait aménager au bout de la galerie, au rez de chaussée, face au robinier de Vespasien Robin et au site actuel de la nouvelle galerie de botanique, un bureau-laboratoire-bibliothèque éclairé par une grande baie oblongue. Vers 11 heures et demie il rentrait déjeuner, chez lui en général, et revenait de 2 heures à 6 heures, sauf le lundi où il se rendait ponctuellement aux séances de l'Académie des Sciences.

Comme son collègue et ami le directeur Louis Mangin, il avait gardé de son passage dans l'Enseignement secondaire, et de l'obligation où il s'était ainsi trouvé d'imposer une ferme autorité à des élèves parfois turbulents, le goût des décisions simples et catégoriques, appliquées avec sérieux. Il appréciait cependant très bien le côté amusant de certaines situations ou de certains personnages, et sous sa rudesse se cachait un cœur excellent avec un vif sentiment de la justice et des devoirs envers les faibles.